

Léopold Sédar Senghor

JOAL

Joal !  
Je me rappelle.  
Je me rappelle les signares à l'ombre verte des vérandas  
Les signares aux yeux surréels comme un clair de lune sur la grève.

Je me rappelle les fastes du Couchant  
Où Koumba N'Dofène voulait faire tailler son manteau royal.  
Je me rappelle les festins funèbres fumant du sang des troupeaux égorgés

Du bruit des querelles, des rhapsodies des griots.  
Je me rappelle les voix païennes rythmant le Tantum Ergo  
Et les processions et les palmes et les arcs de triomphe.

Je me rappelle la danse des filles nubiles  
Les chœurs de lutte – oh ! la danse finale des jeunes hommes, buste  
Penché élancé, et le pur cri d'amour des femmes – Kor Siga !  
Je me rappelle, je me rappelle...  
Ma tête rythmant  
Quelle marche lasse le long des jours d'Europe où parfois  
Apparaît un jazz orphelin qui sanglote, sanglote, sanglote.

*(Chants d'ombre, 1945)*

## AUX TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS MORTS POUR LA FRANCE

Voici le Soleil

Qui fait tendre la poitrine des vierges

Qui fait sourire sur les bancs verts les vieillards

Qui réveillerait les morts sous une terre maternelle.

J'entends le bruit des canons - est-ce d'Irun ?

On fleurit les tombes, on réchauffe le Soldat Inconnu.

Vous, mes frères obscurs, personne ne vous nomme.

On vous promet 500 000 de vos enfants à la gloire des futurs morts, on les remercie d'avance,  
futurs morts obscurs

Die schwarze Schande !

Écoutez-moi, Tirailleurs Sénégalais, dans la solitude de la terre noire et de la mort

Dans votre solitude sans yeux, sans oreilles, plus que dans ma peau sombre au fond de la  
Province

Sans même la chaleur de vos camarades couchés tout contre vous, comme jadis dans la tranchée,  
jadis dans les palabres du village

Écoutez-moi, tirailleurs à la peau noire, bien que sans oreilles et sans yeux dans votre triple  
enceinte de nuit.

Nous n'avons pas loué de pleureuses, pas même les larmes de vos femmes anciennes

Elles ne se rappellent que vos grands coups de colère, préférant l'ardeur des vivants.

Les plaintes des pleureuses trop claires

Trop vite asséchées les joues de vos femmes comme en saison sèche les torrents du Fouta

Les larmes les plus chaudes trop claires et trop vite bues au coin des lèvres oubliées.

Nous vous apportons, écoutez-nous, nous qui épelions vos noms dans les mois que vous mourriez

Nous, dans ces jours de peur sans mémoire, nous apportons l'amitié de vos camarades d'âge.

Ah ! puisse-je un jour d'une voix couleur de braise, puisse-je chanter

L'amitié des camarades fervente comme des entrailles et délicate, forte comme des tendons.

Écoutez-nous, morts étendus dans l'eau au profond des plaines du Nord et de l'Est.

Recevez le salut de vos camarades noirs, Tirailleurs Sénégalais

Morts pour la République.

*(Hosties noires, 1948)*

## FEMMES DE FRANCE

Femmes de France, et vous filles de France

Laissez-moi vous chanter ! Que pour vous soient les notes claires du sorong.

Acceptez-les bien que le rythme en soit barbare, les accords dissonants

Comme le lait et le pain bis du paysan, purs dans ses mains si gauches et calleuses !

O vous, beaux arbres droits debout sous la canonnade et les bombes

Seuls bras aux jours d'accablement, aux jours de désespoir panique

Vous fières tours et fiers clochers sous l'arrogance du soleil de Juin

Vous clair écho au cri du Coq Gaulois !

Vos lettres ont bercé leurs nuits de prisonnier de mots diaphanes et soyeux comme des ailes

De mots doux comme un sein de femme, chantants comme un ruisseau d'avril.

Petites bourgeoises et paysannes, pour eux seuls vous ne fûtes pas avarés

Pour eux seuls vous osâtes braver l'affront de l'Hyène, l'affront plus mortel que des balles.

Et leurs fronts durs pour vous seules s'ouvraient, et leurs mots simples pour vous seules

Étaient clairs comme leurs yeux noirs et la transparence de l'eau.

Seules vous entendiez ce battement de cœur semblable à un tam-tam lointain

Et il faut coller son oreille à terre et descendre de son cheval.

Pour eux vous fûtes mères, pour eux vous fûtes sœurs.

Flammes de France et fleurs de France, soyez bénies.

*(Hosties noires, 1948)*